JE ME SOUVIENS...

Nous vous demandions vos souvenirs ; ils sont arrivés si nombreux que nous ne pouvons, hélas, les publier tous.

La qualité de vos envois, elle aussi, dépasse nos espérances. Vous avez parfaitement décrit les malheurs du traducteur et le bonheur de traduire. Et il se dégage de l'ensemble un portrait de la profession non seulement fidèle, mais rudement attachant.

Vous avez chacun votre voix bien à vous et de solides points communs. Vous traduisez même en dormant. Vous vous souvenez de vos erreurs plus que de vos succès. L'humour est chez vous, le plus souvent, une seconde nature. Et pour ce qui est d'écrire, quel talent!

Vous êtes fidèles aussi : vous n'avez pas oublié (vous en parlez si bien!) nos grands absents, Laure Bataillon, Françoise Campo-Timal, Elmar Tophoven... ainsi que le parrain de la présente opération : le grand Georges Perec, disparu voilà dix ans, et qui nous manque toujours.

Ce « Je me souviens », on s'en souviendra.

JE ME SOUVIENS, mais très confusément. Il faut dire que c'était même avant la mort de Staline et que les écrans de télévision (quelques centaines en France) avaient le format du Petit Larousse illustré. J'avais neuf ans et j'étais en sixième depuis quelques semaines. (À propos, les moins de dix ans avaient besoin d'une dispense, qui fut sollicitée et n'a jamais été expressément accordée : peut-être que tout est à refaire ?) J'apprenais l'allemand, donc, depuis fort peu, dans le manuel de MM. Bodevin et Isler. Et je fus pris alors de mon premier désir de traduction. Sans me soucier d'aucun public (quelle clairvoyance, déjà!), j'entrepris de traduire du français en allemand (quelle folie, au contraire!) l'ouvrage qui sans doute me parut le plus digne qu'on y travaillât. Il était du genre qui ne s'appelait pas encore B.D., ses personnages ne parlaient pas encore en « bulles », mais enfin je crois bien que c'était Les Aventures de Bibi Fricotin. Mon père, qui connaissait une dizaine de langues, dut me représenter que mon ambition était un peu excessive, et à contresens... Je crains de ne pas avoir dépassé la deuxième page. Mais de l'ambition première, il a dû rester quelque chose.

Bernard Lortholary

JE ME SOUVIENS de mes débuts dans la traduction, si tant est que l'on puisse parler de « début » à propos d'une histoire qui a commencé dès l'enfance, ou l'adolescence, dans la griserie (mais oui !) des versions et thèmes latins, puis grecs. Le latin et le grec, ces langues prétendument mortes, dont le rôle a toujours été celui d'un agent vital. Leurs gènes sont inscrits dans notre propre langue, et lorsque nous traduisons, nous les retrouvons à chaque détour de la syntaxe, dans chaque surgeon jailli d'une lointaine racine. J'aime, entre autres paradoxes, que notre outil soit très ancien et nous permette pourtant de traduire le tout-moderne ou, pour reprendre le titre très éloquent d'une collection animée par Michel Deguy aux éditions Belin, l'« extrême contemporain ».

Je me souviens que cette distinction arbitraire entre langues vivantes et langues mortes s'est effondrée une nouvelle fois à mes vrais « débuts », dans les années 1970, aux Lettres Nouvelles. Geneviève Serreau fit appel à moi pour la traduction d'un livre de nouvelles de l'auteur israélien Abraham Yehoshoua, intitulé *Trois jours et un enfant*, sur la foi de mon curriculum vitae (mot français fort répandu!), où j'avais mentionné ma connaissance de l'hébreu. Il s'agissait de l'hébreu ancien, bien entendu. N'ignorant pas que la pratique consistant à traduire une œuvre à partir de sa version anglaise était contestable – aujourd'hui elle serait entièrement récusée, en dehors de quelques exemples tels que la traduction des œuvres de Mishima – Geneviève Serreau avait tenu à s'assurer que le

traducteur avait au moins une certaine idée du soubassement culturel de la langue employée. Admirable souci d'intégrité intellectuelle chez une femme à qui je dois plus que je ne saurais dire et que je veux saluer. Lorsque je me remémore mes premiers pas dans la traduction, c'est à elle que je pense, à cette Janus féminine postée au carrefour des écritures. Non seulement elle m'a éclairée de ses remarques fines, justes, toujours enrichissantes, mais elle m'a témoigné cette confiance sans laquelle aucun traducteur ne peut, je crois, pas plus que tout artiste, se développer. La traduction est affaire humaine autant que linguistique, les ressorts y sont les mêmes que dans toute activité créatrice et se ramènent presque toujours à l'amour. J'ajouterai que c'est dans l'antichambre de son bureau, sous le toit du Mercure de France, que j'ai croisé – yeux perçants et bouc au vent – celui dont la phrase, certainement pas choisie par hasard, fournit aujourd'hui le leitmotiv unissant ici toutes nos expériences.

Claire Malroux

JE ME SOUVIENS que j'ai commis ma première traduction par inadvertance, et gratuitement. Au stylo feutre, sur des feuilles d'écolier.

Je me souviens que la deuxième fut commandée par un éditeur. Contrat, rémunération, manuscrit dactylographié au recto seulement en double interligne. Je me souviens que j'étais contente d'être payée. Illusion de vivre de sa plume. Lorsque j'ai calculé le gain horaire... j'avais de toute façon contracté le virus.

Je me souviens du ronflement de la Smith Corona électrique, des feuilles de carbone placées à l'envers, des lignes trop longues qui continuaient sur le chariot, de l'inévitable vingt-sixième ligne qui gâchait le calibrage. Je me souviens du tipex et du sèche-cheveux. Je me souviens de mon premier contresens imprimé, de ma première Assemblée générale de l'ATLF.

Et je me souviens qu'en vérité ma première traduction fut sans doute une version latine, et qu'en ce temps-là, j'aimais la magie par laquelle l'acte de traduire en français pouvait donner sens à un discours de Cicéron qui, je le crois bien, serait sinon resté pour moi... du latin.

Françoise Cartano

JE ME SOUVIENS... En juin 1939, quand on croyait que Munich avait sauvé la paix, j'eus à Pau, chez un libraire de la rue Saint-Louis, l'ineffable joie de voir pour la première fois mon nom imprimé sous le titre d'un roman du Masque, *La Mort souriante*, de Francis D. Grierson.

À l'époque, la traduction était assez empirique. Quand on n'avait pas d'accointances avec un éditeur, on demandait à l'agent littéraire une option d'un an pour exécuter le travail, que l'on proposait fin prêt à l'éditeur, lequel, s'il le trouvait à sa convenance, en achetait alors les droits.

Faite à mes moments perdus, cette première traduction me fut payée 1 500 F, le double de mon salaire mensuel au Crédit Lyonnais.

Depuis lors, j'ai quelque quatre cents traductions à mon actif, la plupart choisies par moi, et je continue à exercer ce métier avec une joie toujours renouvelée.

Maurice B. Endrèbe

JE ME SOUVIENS d'avoir accepté de traduire un texte allemand, à l'âge de dix-huit ans. Des études secondaires honorables et quelques séjours en Allemagne m'avaient donné une confiance sans doute excessive dans mes compétences. D'autant plus qu'il s'agissait d'un texte technique sur la fabrication d'un nouvel alliage destiné à la construction de réacteurs d'avions. C'était beaucoup, pour un hypokhâgneux qui se lançait dans des études hispaniques. Ce travail m'avait été proposé par un camarade taupin qui, entre autres qualités, avait surtout celle d'avoir, lui aussi, une haute idée de mes capacités. Le premier écueil fut de convaincre le client, sans trop mentir, que je faisais à peu près les mêmes études – scientifiques – que l'ami qui me recommandait. Oui, j'étais dans le même lycée; oui, dans la même année; oui, j'étais spécialiste d'allemand (c'était vrai sur le papier : j'avais pris une double inscription, à tout hasard)...

Le deuxième écueil, plus redoutable, fut naturellement le texte luimême, terriblement technique, et diablement allemand. L'inquiétude commença à me gagner lorsque je m'aperçus que j'avais pris pour un métal rare une très banale particule séparable.

Je finis tout de même par rendre ma traduction, et reçus le prix convenu. Mais pendant plusieurs années, chaque fois qu'un Starfighter s'écrasait du côté de Coblence, je ne pouvais m'empêcher de me sentir obscurément responsable.

Edmond Raillard

JE ME SOUVIENS, c'était un vendredi. Ma femme m'appelle au bureau : « Ton manuscrit est accepté ». Cette bouffée de légèreté, de bonheur, d'incrédulité surtout. Pensez donc, je l'avais mis à la poste la veille, tel un message à la mer !

L'aventure avait débuté avec l'année. Ingénieur cantonné aux textes techniques, je décide de traduire un roman humoristique anglais et jette mon dévolu sur Tom Sharpe, un auteur qui est à la littérature ce que le burlesque est au cinéma.

Parti sans trop y croire, je chemine au gré des chapitres. Au seuil de l'été, je me trouve à mi-parcours songeant à un éditeur. À l'un d'eux ayant déjà édité Tom Sharpe en France j'envoie un échantillon de mon travail. Il refuse cette version manuscrite et me suggère de contacter l'agent de l'auteur. Par chance, ce roman n'est pas traduit et mon histoire intéresse quelqu'un qui veut se familiariser avec sa machine à écrire toute neuve. L'aventure s'achève avec les vacances et le dénouement que vous savez.

En somme j'ai tiré le gros lot par ce texte arrivé chez l'éditeur au moment où il l'avait en tête... Depuis j'ai rejoué cinq fois, mais je n'ai plus gagné.

Henri Loing

JE ME SOUVIENS d'avoir fait pleurer les dauphins.

J'avais entrepris de tardives études de grec moderne et j'avais à cœur de traduire la plupart des textes du programme. J'opérais en cachette, comme une boulimique. Je me collais à Solomos ou Palamas, Makryànnis ou Vàrnalis, et hop! je rendais ça en français. Je gardais pour moi les résultats honteux de ce désir d'incorporation insatiable, en français difforme et boursouflé.

Parvenue en maîtrise, je crus avoir fait des progrès, je glissai donc dans mon mémoire quelques traductions personnelles de vers de Séféris. À la première citation, page 7, ce fut un affreux couac dont les oreilles me démangent encore. Il y avait, dans les parages d'un bateau des morts, trois dauphins luisants – qui pleuraient, selon moi...

Le sourcil implacable, le professeur corrigea le faux-sens : les bons dauphins de Séféris se contentaient de faire des taches noires dans l'eau.

Michelle Barbe

JE ME SOUVIENS de mon désespoir en recevant mon manuscrit barré d'un rouge et rageur « traduction à revoir » et barbouillé de biffures, points d'interrogation et d'exclamation. Je me souviens de la tête que fit mon éditeur lorsque je rapportai, quelques nuits blanches plus tard, par un matin neigeux de février, le même manuscrit boueux et taché de sang. Les jambes flageolantes, j'avais trébuché sur le trottoir et tous mes feuillets si soigneusement corrigés s'étaient éparpillés au milieu du caniveau. La main écorchée, incapable d'articuler un mot, certaine d'avoir à jamais

compromis mon jeune avenir dans cette illustre maison, je tendis mon piteux paquet et entendis une voix derrière une pile de livres dire avec son inimitable accent et un calme imperturbable: « Si on ne trouve rien d'autre, on pourra toujours l'appeler *Le Manuscrit ensanglanté* ». Le comité de lecture a préféré le titre que j'avais proposé: *La Nuit du renard*. C'était il y a longtemps; j'ai depuis appris quelques règles de traduction et je me méfie toujours des caniveaux en hiver.

Anne Damour

JE ME SOUVIENS d'avoir cru être traductrice parce qu'un ami musicien de l'Ircam m'a demandé de traduire un long poème écrit par une poétesse italienne.

Je me souviens d'avoir cru sérieusement que ce travail silencieux me permettrait d'obtenir chez moi un autre statut que celui – toléré avec amusement – de travailleuse de l'inutile.

Depuis combien d'années les miens supportaient-ils que je reste enfermée dans mon bureau, loin de leurs cris et de leurs jeux ? À seule fin de silence.

Je me souviens que personne ne croyait qu'il sortirait des choses utiles de mon bureau refermé. Et voilà que l'on m'offrait la chance de donner à la musique une ligne traduite, quelques notes italiennes chantées en français!

Je me souviens que j'ai imaginé ma poétesse comme une longue femme chapeautée de rouge et vêtue de noir, volubile et joyeuse comme le sont les poètes lorsqu'ils sont fêtés. Et, me disais-je, le sourire aux lèvres, le monde murmurant et secret de la traduction poétique s'ouvre et je m'y aventure sur la pointe des pieds, dans l'espérance que la chanson soit chantée en musique.

Je me souviens de cet échec, et d'autres encore.

Le poème est resté lettre morte.

La poétesse a continué de vivre et moi, je suis restée la travailleuse de l'inutile dont parlent en riant mes proches. De tout cela, je me souviendrai.

Sylvie Durbec-Ridard

JE ME SOUVIENS parfois, avec un sourire dans le bon vent et un peu d'amertume quand la bonace sape l'enthousiasme, de mon premier voyage sur la mer de la traduction. Un éditeur connu cherchait un traducteur de l'américain. Pour faire ses preuves, il fallait traduire un texte de six pages, sans références. Je vis dans celui qui m'était soumis une satire de la thérapie de groupe et m'efforçai d'en rendre l'ironie, alors

qu'il s'agissait du récit d'un adepte. Ma candidature fut néanmoins retenue.

L'ouvrage qu'on me proposa était une méthode de lutte contre le stress mâtinée de considérations poético-métaphysiques qu'aucun traitement respectueux de l'auteur n'aurait pu sauver. Je connus la honte d'être « rewrité » avec un superbe mépris du texte de départ. Je touchai l'à-valoir convenu. Le livre se vendit bien et je conserve pieusement le papier établissant mes droits aléatoires après faillite de l'éditeur.

Depuis, je traduis ce que j'aurais été fier d'écrire.

Primo Basso

JE ME SOUVIENS d'un jour ardu, où plus rien ne comptait que cette phrase rebelle qui marchait sur trois pattes, boitait à n'en plus finir, refusait de se tenir droite. Elle se dandinait, se faisait prier, boudait. Je l'abandonne. Et voilà qu'en pleine nuit, eurêka! elle s'immisce dans un rêve, l'interrompt, ébrèche un sommeil bien gagné, pour s'offrir enfin, harmonieuse et belle, comme je la souhaitais. Alors, je repousse la couette chaude pour somnambuler jusqu'à ma table et confier au papier bénévole ce trésor fugitif.

À quelques mois de là, le manuscrit revient, sous le nom douloureux d'« épreuves ». Et je retrouve ma phrase, au milieu de la foule de ses consœurs indociles, amputée, lacérée, banalisée, affublée d'une virgule qui lui pend au bout du mot comme un atour ridicule. Et dans cette phrase, une lune, que j'avais voulue pâlotte, pour un peu atténuer le cliché, qu'on me ressert, justement, à la sauce blafarde, si soigneusement évitée pour cause de fadeur. Le métier de traducteur a de ces déconvenues !

Nathalie Gouyé-Guilbert

JE ME SOUVIENS encore de mon arrivée dans ce village du Tarn-et-Garonne, où j'étais venu en tournée d'animation, une tournée de quatre jours d'école en collège, de lycée en bibliothèque à travers le département.

Je me souviens que la salle polyvalente était pleine d'enfants tous niveaux confondus. J'allais lire, raconter, parler de mon travail de traducteur, répondre à des questions. Des enfants étaient déguisés. Des personnages découpés dans du carton étaient dressés contre les murs.

Il y eut soudain une chatte portant chapeau... je me souviens que, devant mon air étonné, on me tendit un livre. C'était bien celui que j'avais traduit deux ou trois ans auparavant et qui, je le croyais, ne paraîtrait jamais : la directrice de collection avait changé de maison et, chaque fois

que je m'étais enquis de l'« enfant », un nouvel interlocuteur m'avait répété que le tapuscrit gisait à jamais au fond d'un tiroir.

J'ouvris la chose... elle avait été traduite par deux traducteurs!

Sous mes yeux se succédèrent les spectacles d'enfants, dont les personnages portaient des noms que j'avais inventés en français. Le cœur serré, je parlai, expliquai comment j'avais découvert ce livre, quel avait été mon rapport au couple d'auteurs et comment j'avais travaillé. Travaillé ? On me posa évidemment la question devenue soudain embarrassante de la traduction à deux.

Je ne possède aucun exemplaire du bâtard, le paquet qui m'est destiné est sans doute, lui aussi, oublié au fond d'un autre tiroir. Qu'il y reste! Quant à ma consœur en traduction, j'ai peine à croire qu'elle fut mère porteuse à son insu.

François Mathieu

JE ME SOUVIENS... de mes soupçons lorsque, à la fin du dîner, cet ami de la famille s'est lancé dans l'éloge d'un ouvrage qu'il venait de lire.

Il avait oublié le titre ; n'était point sûr du nom de l'auteur ; mais le récit lui avait plu. Beaucoup plu.

- Il a eu le Pulitzer du reportage. Non que ce soit un label infaillible, mais pour une fois, celui-là le vaut. C'est vraiment le monde de l'informatique, dingue à souhait, la fièvre des ingénieurs en gésine. Un peu technique, bien sûr, mais ça passe très bien. Des puces et des hommes. Mais surtout des hommes. (Il s'est tourné vers moi). Même toi, je crois, ça te plairait. Pas vraiment ton style, mais ça te plairait.

Même moi, en effet. Même moi qui l'avais traduit.

Rose-Marie Vassalo-Villaneau

JE ME SOUVIENS, je traduisais un roman anglais. L'histoire d'un homme qui va faire des courses au supermarché avec sa fille de trois ans. Pendant qu'il paie à la caisse, sa fille est kidnappée, sans qu'il s'en aperçoive. Le roman est la lente descente en enfer du couple, et la plongée du père dans la folie et la douleur. L'enfant ne réapparaîtra jamais.

Je traduisais comme un acteur interprète un rôle, en vivant la tragédie de l'homme. Ma femme tapait le texte sur l'ordinateur. Notre fille avait trois ans. La nuit, nous nous réveillions pour l'écouter respirer à travers la cloison. Je n'osais plus entrer avec elle dans un supermarché. Le père errait dans les rues de Londres et de sa banlieue. Il croyait voir sa fille dans chaque visage d'enfant. J'emmenais la mienne au parc Montsouris et je ne la quittais pas des yeux. Le père allait voir ses parents bouleversés mais qui ne comprenaient rien. Il rencontrait Mme Thatcher.

Le souvenir de cette traduction est resté gravé dans ma mémoire comme celui d'un deuil. D'autant que, comme dans le roman, l'affaire s'est mal terminée. Dans l'obscur supermarché de l'édition, mon texte a été kidnappé sans que je m'en aperçoive. Il y a peu, ma femme en a effacé la trace de la mémoire insensible de l'ordinateur. Ma traduction ne paraîtra jamais.

Ma fille va très bien. Elle a huit ans.

Jean Guiloineau

JE ME SOUVIENS parfois que je traduis pour m'établir de faux papiers, à défaut d'être dans les petits d'autrui ou d'être édité sur des grands.

Alain Gnaedig

JE ME SOUVIENS de l'été de 1948. Je consacrais mes vacances à la préparation de mes thèses au British Museum. J'habitais à Upminster, localité accessible par le métro, mais aussi par le train à vapeur qui conduit les hommes d'affaires à Fenchurch Street dans la Cité. Comme j'avais entrepris une traduction de David Copperfield, j'y travaillais tous les jours dans le train, en essayant d'emmagasiner dans ma mémoire les mots et les phrases que je n'aurais plus qu'à jeter sur le papier le soir. J'avais les yeux fixés sur mon livre; si je les levais, je devais avoir une étrange expression, car ce que je voyais, c'était la route poussiéreuse de Douvres, ou la salle de classe de M. Creakle. Plus d'une fois, j'ai senti peser sur moi des regards vaguement inquiets. Et c'est ainsi que David Copperfield m'a empêché de réaliser l'ambition de tout citoyen respectable d'Upminster, qui était d'être « well thought of on the fast steam ».

Sylvère Monod

JE ME SOUVIENS. Chaque jour un peu plus. Il est des souvenirs grandissants.

C'était il y a vingt ans. Je n'étais pas du métier alors, j'ignorais même qu'un jour j'en serais. Le journal *Le Monde* publiait – idée saugrenue – un entretien avec un traducteur. Modérément intéressé (qu'avait à dire un traducteur?), je le parcourus en diagonale jusqu'à ce détail qui m'intrigua.

Le journaliste posait LA question :

- Et vous ? Avez-vous envie d'écrire ?
- Oui. Mais pas un roman.
- Pourquoi?
- Trop de déchets. Beaucoup trop de déchets.

Quinze ans de pratique plus tard (sur des romans pour l'essentiel, dont une pincée de beaux et forts), je sais : c'est moi qu'on interrogeait. Au futur. Après passage à ce laminoir, la traduction – aussi implacable pour le texte que pour le traducteur. Révélateur de longueurs, de faiblesses, générateur des mêmes.

Ciseaux. Scalpel. Je ne peux plus voir un mot en trop. Mais il en reste. Il en reste toujours.

Qui de nous ne s'est jamais dit : « Il n'est que haïkaï qui m'aille » ?

Hervé Zitvogel

JE ME SOUVIENS... lorsque, étudiant à Jérusalem, je traduisais de l'espagnol, ma langue maternelle, en hébreu, ma langue... courtisée? épousée ? Après tout, si la langue qu'on apprend dès sa naissance est appelée maternelle, celle que l'on acquiert plus tard et dont on s'acharne à mériter les faveurs, qu'elle finit par vous accorder parfois avec parcimonie, cette langue est bien votre premier amour, votre première fiancée. Pour sa langue maternelle on n'éprouve qu'un amour filial, et on sait que dans toute circonstance on sera aimé de retour : votre langue maternelle ne vous fera pas défaut à l'heure de nommer... voyons : le ballon, le moineau, la rivière, noms d'objets qui vous ont côtoyé dès votre plus tendre enfance, tout comme les pirates, bâbord et tribord, qui habitaient les livres que vous avez dévorés dans votre langue maternelle et qui semblaient encore plus réels que le ballon, les moineaux, la rivière. Amour filial, donc, duquel la conquête, la possession au sens fort, sexuel, du terme est exclue. Mais la langue courtisée, avec quelle peine on se l'approprie, avec quelle passion, quelle jalousie, avec quelle tendresse on la possède et on la caresse! Je me souviens donc lorsque, étudiant, je traduisais Borges en hébreu, pour mon plaisir ; le directeur de la revue étudiante m'a demandé un poème pour la prochaine édition. J'avais déjà poli ces traductions avec un perfectionnisme qui, dans ce domaine, est insensé au sens propre du terme : le crime parfait existe peut-être, mais la traduction parfaite? Et pourtant, à onze heures du soir, j'ai frappé à sa porte pour enlever... une virgule. Il a ri, bien sûr, avec tout de même quelque compréhension amusée à l'égard de ce souci de maçon qui sait que c'est au pied du mur qu'on le jaugera, alors que lui-même est le plus sévère de ses juges. Le poème s'intitule Remords. L'un de ses vers dit : Mon esprit s'est appliqué aux symétries perfides de l'art, qui entretisse des petits riens...

Pablo Kirtchuk

JE ME SOUVIENS des répétitions du *Chevalier d'Olmedo* dans le froid des hangars du Havre.

Je me souviens de la fatigue lumineuse des acteurs qui, comme nous, travaillent les mots à l'épuisement.

Je me souviens de la passion rigoureuse de Lluis Pasqual, habité par la vision des blés d'or de la Castille.

Je me souviens d'avoir rêvé d'une équivalence parfaite, inouïe, entre métrique et sentiment.

Je me souviens d'avoir restitué la langue des amants en vers pairs – et du bonheur de ciseler ses mots à l'épreuve de la voix.

Je me souviens d'instants parfaits, contamination amoureuse où les mots déclenchaient les gestes, où les gestes imposaient les mots.

Je me souviens d'un exercice de haute solitude transformé, par quelque grâce collective, en pure tauromachie.

Je me souviens d'avoir changé trois mots avant la première dans la cour d'Honneur.

Je me souviens d'Octavio Paz, goûtant les rythmes et les cadences sans nostalgie de l'original – compliment suprême.

Je me souviens d'avoir vérifié de visu que le théâtre est une physique des sentiments, « objectivité des jeux de l'âme » selon Mallarmé.

Je me ressouviens que certains soirs inspirés la lave coulait comme du miel.

Zéno Bianu

JE ME SOUVIENS, c'était en septembre 1990, lors de mon premier séjour au Collège international des traducteurs littéraires d'Arles. La matinée s'annonçait diamantaire ; le ciel, d'un bleu comme on en voit sur les peintures, parodiait sans vergogne le lyrisme d'Aragon. Le mistral s'affairait sur les toitures en déployant ses talents de rémouleur, d'imprécateur impénitent.

Inconscient des effets pervers de ce vent, j'avais pris place sur la terrasse, avec force feuillets étalés sur la table, jonglant avec les métaphores sauvages du surréaliste américain Philip Lamantia. Le mistral se caractérise par la violence de ses impulsions qui demeurent toujours masquées à l'imprudent. En cela, il rejoint l'écriture automatique, souvent assimilable aux caprices des grands volcans.

Toujours est-il qu'une bourrasque plus appuyée que les autres se saisit de mes papiers, sans me laisser le temps d'esquisser le moindre geste, et les dispersa dans l'espace avec une habileté telle, une gourmandise si inattendue, qu'aucune trace ne demeura des mots couchés en vain

et non sans mal. J'eus beau arpenter la rue, explorer ses trottoirs, me pencher sous les voitures, regarder d'un œil bêtement soupçonneux chaque passant, rien ne restait des *Révélations d'un jeune homme* surréaliste.

Il fallait se rendre à l'évidence : la poésie figurait bien au rang des arts volatiles, à l'instar, d'ailleurs, dans bien des cas, de notre périlleux labeur de passeur. Des confrères alertés se gaussèrent de moi tout en me promettant d'explorer le cadastre. Le lendemain, Christine, dont le bureau donne sur une manière de patio, en contrebas de la terrasse, devait découvrir, coincés dans l'aridité des buissons, quelques fragments de mon labeur. Je reconnus aussitôt cette strophe prémonitoire :

« Voyez, le boudoir s'envole et je m'accroche à la jambe de l'adorable appelée sous la mer BIANCA Elle se transforme avec le charme d'un oiseau en deux gigantesques lèvres tandis que je bois au gobelet du suicide. »

Jean-Jacques Celly

JE ME SOUVIENS qu'après avoir traduit pour l'Ambassade de France au Panama le traité concernant le célèbre canal, le sort capricieux m'expédia à Islamabad, capitale du Pakistan, au pied des collines de Margala.

Un jour, dans le jardin tropical de ma demeure, surnommée par de malveillants anglophones *French Connection*, survint « un oiseau d'un autre climat », personnage longiligne mais aux larges épaules, pareil à ceux qui défilent sur les bas-reliefs égyptiens des temps pharaoniques, sauf qu'il avait l'œil clair, scrutateur et l'expression plus qu'ironique. Sanscritiste, linguiste, numismate, épigraphiste, futur professeur au Collège de France.

Au-delà des apparences, et des données du *Who's who*, qui était-il au fond? Je m'en aperçus lorsqu'il m'offrit le tiré à part d'un texte d'une pureté de cristal intitulé: « *La Lame d'or de Senavarna* ». J'avais affaire à un auteur. Il me dit: « Ne voudriez-vous pas apprendre le burushaski de façon à pouvoir le traduire? C'est une langue sans écriture, bien intéressante car elle n'appartient à aucun groupe connu. »

J'ai accepté comme si j'avais fait vœu d'obéissance. Nous avons donc pérégriné dans le nord du Pakistan où cet auteur avait à relever des inscriptions rupestres par la méthode des estampages. Trois policiers locaux nous « accompagnaient » fort étroitement. L'un d'eux, rejeton d'anciens

princes de la vallée du Nagir, devint mon premier initiateur à la langue et à la culture burusho et le resta jusqu'à sa mort en 1992.

Depuis, je n'ai pas cessé de traduire du burushaski.

Annette Frémont

JE ME SOUVIENS. C'était en 1984. Un éditeur m'avait confié un roman allemand d'un auteur pour moi inconnu. Le livre lui avait déplu. Il attendait de moi que je confirme son jugement. Dès les premières pages, j'ai eu le coup de foudre. Le livre s'appelait L'Année de l'amour et l'auteur Paul Nizon. Ayant fait part de mon enthousiasme à l'éditeur en question, celui-ci parut fort contrarié et je n'entendis plus parler de lui. Quelques mois plus tard, lors d'une lecture à la librairie de langue allemande « Le Roi des Aulnes », je rencontrai Paul Nizon et lui demandai s'il avait trouvé entre-temps un éditeur français. À ma surprise, j'appris que personne ne voulait de son livre. Je lui proposai donc de lui trouver un éditeur et de traduire moi-même L'Année de l'amour. Le lendemain, je téléphonai en premier à Actes Sud. Je n'avais aucun contact particulier avec cet éditeur, mais j'avais entendu parler de son courage éditorial. Actes Sud fut à son tour enthousiasmé et réussit à convaincre l'éditeur allemand Suhrkamp de lui céder les droits, alors qu'il ne jurait que par Gallimard. Il ne restait plus qu'à commencer ma traduction de L'Année de l'amour, puis de quatre autres romans de Paul Nizon.

Jean-Louis de Rambures

JE ME SOUVIENS de la première fois où j'ai traduit un texte de Dmitri Savitski, auteur-journaliste moscovite émigré à Paris, écrivant alors sous le pseudonyme d'Alexandre Dimov. Il s'agissait d'un *Anti-Guide de Moscou* qui devait paraître pour les Jeux Olympiques d'été, à Moscou (1980). Le directeur littéraire m'avait fait faire un essai qui avait été accepté, mais Dmitri se méfiait de moi – et de tous les traducteurs en général. Il présentait son texte « à la soviétique » : quarante lignes par page – plus les marges entièrement remplies – tapées avec un ruban noir presque usé sur une vieille machine à écrire, l'ensemble étant presque illisible. Quand il n'a plus eu ni ruban noir ni papier pelure blanc, Dmitri est passé au ruban rouge et au papier pelure orange. Comment lire ça, surtout la nuit? Le texte était naturellement impossible à photocopier, ce qui fait que j'ai travaillé sur l'unique exemplaire existant! Après cette traduction mémorable, Dmitri et moi avons travaillé ensemble pendant huit ans pour divers journaux.

Jacqueline Lahana

JE ME SOUVIENS que j'ai accepté de traduire les poésies de Girolamo parce que la première chose qu'il m'a demandée, quand je lui ai dit que nous nous étions déjà rencontrés auparavant, a été « mais nous sommesnous disputés en cette occasion ? car voyez-vous, je me dispute avec tout le monde », et j'ai trouvé cela drôle. Et puis ses poèmes me plaisaient, avec leur côté naif sans vraiment l'être. D'ailleurs, ce jour-là, j'ai failli éclater de rire plusieurs fois : il cherchait ses poésies sous un fatras de papiers divers et d'objets hétéroclites. Enfin, il a réussi à en réunir une partie et me les a présentées : certaines étaient tellement raturées ou corrigées qu'il n'arrivait même pas à les relire, et j'ai dû le prier de les taper à la machine ; d'autres étaient écrites dans des versions différentes, et il devait encore décider laquelle traduire... Enfin, après ce début farfelu, j'ai apprécié notre collaboration : « Avec ce mot, vous pensiez plutôt à une couleur ou à une odeur ? » En parlant avec lui et en traduisant ses poésies, j'ai découvert peu à peu Girolamo, peintre et poète.

Catherine Magni

JE ME SOUVIENS – ou, plus exactement, nous nous souvenons de notre traduction « à quatre mains » du roman de Louise Erdrich : *La Forêt suspendue*. Dans un passage, un vieux sorcier indien fabrique un « dreamnet » apparemment destiné à capter les rêves et à soulager les angoisses nocturnes d'un des personnages. Désireuses d'avoir une description plus précise dudit engin, nous avons écrit à Louise Erdrich avec laquelle nous avions déjà eu d'excellents rapports auteur - traducteur. Ravie de notre curiosité, elle nous a répondu qu'il s'agissait d'un petit cerceau en brindilles de frêne relié à un trou central par des entrelacs de boyau de chat. L'objet était utilisé par les Indiens Anishinabe pour assurer aux dormeurs une douce nuit, car il laisse seulement passer les beaux rêves par ce trou en son centre et empêche les cauchemars de troubler le sommeil.

Lors d'une visite à Paris, Louise nous a offert à chacune ce que nous avions baptisé un « attrape-rêves » et grâce à cet auteur deux traductrices dorment aujourd'hui d'un sommeil paisible. Danse avec les rêves!

Mimi et Isabelle Perrin

JE ME SOUVIENS d'un déjeuner où je faisais la potiche – maussade – pour accueillir un auteur anglais invité comme professeur associé en 1969 à l'université de Vincennes, où j'enseignais : John Wain, l'un des « Jeunes gens en colère ». Si seulement il s'était agi du cow-boy des westerns... Mais non, ne pas confondre Wain et Wayne. Enfin, le restaurant vaut le

déplacement. Huit jours après, j'y retourne. Pas une place : un convive courtois se lève et m'invite à sa table. Horreur, c'est le non-cow-boy! Il va falloir faire la conversation, mais faim oblige... Le repas s'annonce mal : mon vis-à-vis fait tomber salières, couverts, son mouchoir, que sais-je encore, avec une maladresse convulsive de monsieur Hulot britannique. Le dialogue languit. Enfin, au détour d'une phrase, c'est le déclic : nous nous découvrons un réseau d'amis communs. De coïncidence en connivence, l'atmosphère se dégèle et quand, au moment de l'addition, nous sortons chacun le même portefeuille vert acheté dans le même souk, c'est l'éclat de rire. Il renverse la carafe et oublie son portefeuille.

Le roman qu'il venait alors de finir, je l'ai traduit. Et comme le syndrome Hulot est contagieux, lorsque j'ai voulu vérifier la topographie du livre à la gare de Paddington, où se déroulait l'action, j'ai oublié le précieux manuscrit, mon premier, dans le taxi. Les miracles arrivent : le

chauffeur me l'a rapporté ; et j'ai continué à traduire.

Françoise du Sorbier

JE ME SOUVIENS de mon arrivée à Salisbury, en mars 1992. Je débarquais du train de Londres et savais que Sir V. S. Naipaul m'attendait dehors dans sa voiture. Sur le point de subir une opération, il avait trop mal au dos pour mettre pied à terre.

Quelques mois plus tôt, j'avais traduit *L'Énigme de l'arrivée*, son dernier roman. Plus encore que d'habitude, je m'étais projetée dans cette œuvre et j'en avais été hantée. Confrontée à des descriptions d'une précision d'autant plus exigeante qu'elles sont réflexion sur le changement des gens et des choses, sur la dépossession mais aussi sur le regard, je m'étais dit tout au long, depuis ma première lecture, que je devrais d'abord aller voir de mes yeux le Wiltshire.

Ce voyage, c'est après coup seulement que je l'ai accompli. A la gare de Salisbury, V. S. Naipaul m'a proposé de faire un détour pour me montrer tout de suite les lieux du roman, et dès lors j'ai vécu la plus extraordinaire illusion de reconnaître tout ce que je n'avais jamais vu, avec une richesse de détails et de sensations dont je crois incapable ma propre mémoire non littéraire.

La boucle a été bouclée lorsque nous sommes entrés dans la maison de V. S. Naipaul, qui m'a présentée à sa femme et s'est éclipsé. Quelques instants plus tard, en passant devant la porte entrouverte de son bureau, j'ai entendu crépiter le clavier de son ordinateur.

JE ME SOUVIENS... Au temps où Laure Bataillon et Françoise Campo étaient encore des nôtres, le temps de la création d'ATLAS, une amicale plaisanterie courait à mon sujet : me consacrant à la seule œuvre de Miguel Torga, j'étais « la femme d'un seul homme... » La traductrice d'un seul auteur en effet, de 1973 à 1986, mais d'un auteur dont chaque titre (onze à ce jour) m'a posé des problèmes de traduction différents assurant ainsi la diversité dans la fidélité.

De cette expérience continuée de traduction, j'ai déjà beaucoup parlé, c'est donc à d'autres souvenirs que je puiserai : du temps où je suis devenue « la femme de deux hommes ». En 1986 en effet, j'ai commencé de traduire l'œuvre de Harry Laus (Brésil).

La nouvelle « Caixa d'Aco » (du recueil du même nom en portugais - en français Jandira, Arcane 17) m'a posé un problème textuel intéressant (parce que créatif) et de nature à rancir la crème de la tarte littéralisme/littérarisme... C'est la bien belle histoire tragique, en trois actes, d'un garçon fasciné par la géométrie des mots de trois lettres. Une liste significative de onze d'entre eux, comme un rideau ouvre chaque acte et ferme le dernier. Or les mots de trois lettres en portugais et en français coïncident rarement. « Luz » d'une part et « lumière » de l'autre ; « sol » ici et « soleil » là, etc. Nous le savons, la part la plus difficile de la traduction, contrairement à une idée commune, n'est pas la recherche du sens. Ce qui nous résiste le plus, c'est la textualité. Parfois, le sens est limpide, et la traduction reste à faire... Ainsi, dans « Caixa d'Aço » comprendre l'histoire et l'inscrire sur le papier fut une chose (facile); comprendre le processus créateur en fut une autre (de l'ordre de l'artisanat professionnel, presque une routine au bout de vingt ans de pratique). Restait à reproduire ce processus, avec d'autres mots. Faute de pouvoir transcrire les « rideaux » de l'original, j'entrepris de « pêcher » les mots de trois lettres qui apparaissaient dans la traduction des actes successifs, et de les organiser de manière euphonique, en isolant graphiquement, à la manière de l'original, le mot-scène. La réaction de l'auteur est intéressante pour mesurer combien la démarche du traducteur peut être amenée à reproduire celle de l'auteur, consciemment ou pas : « La solution que tu as trouvée est magnifique ! (...) Cette histoire de mots de trois lettres me poursuivait alors que j'écrivais la nouvelle. Je m'étais avisé que quelques-unes des plus belles choses au monde (céu luz sol dia mar lua cor) s'écrivent en portugais avec trois lettres seulement. Or le trois, en numérologie, est très important : 1 c'est le principe, 2 l'analyse, et 3 la synthèse. J'ai passé une soirée entière à la table d'un restaurant avec un ami (...) à chercher des mots de cette sorte. Nous en avons trouvé plus de 100! Ensuite il a suffi de pêcher les mots utiles et de les assembler dans la perspective d'une mise en scène » (21 mai 1988).

Pour une autre nouvelle du recueil « Sans réponse », Harry Laus avait accroché aux feuillets de l'original, alors inédit au Brésil, cette recommandation, inutile car, nous le savons, il n'y a pas de « détail » en traduction : « Se algum dia traduzires, favor não usar a palavra 'morte' que evitei (Si un jour tu traduis ce texte, s'il te plaît n'emploie pas le mot 'mort' que j'ai évité) ».

La mort qui déjà guettait Harry Laus et contre laquelle il a vivement lutté mot à mot, jusqu'à l'aube où, comme la chèvre de M. Seguin à laquelle il se référait dans son dernier texte (« Sentinelle du néant »), il a cédé. Quelques jours après son départ, je recevais un manuscrit corrigé où il avait écrit de sa main : « Claire, pour tes archives, voici toutes les transformations apportées au texte. Travail achevé à 8 h 45, le 28 avril 1992 ». Sa vie, elle, s'est achevée le 27 mai suivant à la même heure.

Claire Cayron

JE ME SOUVIENS des rythmes insensés, trente pages par jour, des conflits absurdes avec les éditeurs, des remises en question insultantes, de l'attente angoissante du contrat qui n'arrive pas, de la tentation récurrente de tout envoyer balader, directeurs littéraires, auteurs et le reste... Mais je me souviens aussi de l'émerveillement de découvrir de nouveaux textes, d'apprendre à chaque fois des choses nouvelles. Et, plus que tout, de ce phénomène que seuls connaissent aussi les comédiens : l'identification à un autre. A cet égard, mon plus beau souvenir est l'un des tout premiers : le Journal de Michel-Ange. Journal apocryphe, mais qu'importe? Moi qui n'ai pas le moindre don pour les arts plastiques, je me sentais, jour après jour, l'objet d'une mue profonde, je devenais ce Florentin sauvage et génial, je vivais de l'intérieur ses joies et ses rages, je luttais avec la pierre, avec les couleurs, avec les hommes, j'ai été, entièrement, Michel-Ange six mois durant. Rien ne peut égaler un bonheur pareil. Et ce n'est sans doute pas par hasard que, plus de vingt ans après, bien que ce livre ait été mal diffusé et n'ait jamais été réédité, c'est toujours de Michel-Ange qu'on me reparle.

Paul Alexandre

JE ME SOUVIENS d'avoir remué ciel et terre (et plutôt ciel que terre) pour me procurer un livre oublié d'un écrivain que j'adorais, Adolfo Bioy Casares. Ce livre – Los que aman, odian –, je l'ai traduit, puis Christian Bourgois l'a publié. Plus tard, préparant un film sur cet écrivain argentin, d'origine basque et béarnaise comme moi, j'ai fouillé un peu sa biogra-

phie. Au détour d'une conversation avec ma mère, j'apprends avec stupéfaction qu'une branche de sa famille (les Domecq, d'où l'ineffable Bustos Domecq) avait vécu dans la maison où je suis né avant que mon grand-père l'achète. Je ne me savais pas traducteur freudien.

Je me souviens de la torpeur ibérique d'un Salon du Livre de Bordeaux et d'un écrivain basque qui, en trente secondes, nous avait remis sur pied. Vif, gracieux, aérien, c'était Bernardo Atxaga. Aux antipodes de l'image que m'avait laissée mon enfance de ce peuple grave et muet. Trois mois plus tard, au terme d'une course anticipée dans Obabakoak, je sonne à sa porte, dans la neige et le froid. Il se penche à sa fenêtre, hésite, piétine, descend. Quelques années plus tard, il m'avoue qu'avec mon bonnet, mon anorak vert et ma tête désespérément locale, il m'avait pris pour un terroriste. Je ne me savais pas aussi dangereux traducteur.

André Gabastou

JE ME SOUVIENS avoir eu parfois l'impression de « vampiriser » mes auteurs. Cependant, je ne pensais pas que cela irait aussi loin.

Un jour de mars de l'année dernière, je travaillais à la traduction de la La Poudrière de Ljubica Arsić, de la nouvelle « Le Fils de la Perruquière », plus précisément. En fin d'après-midi, j'allai faire un tour à la bibliothèque. Cela faisait longtemps que j'avais envie de jeter un coup d'œil sur ce qu'avait écrit Papini, écrivain italien quelque peu tombé dans l'oubli. Je pris donc son Histoire du Christ (Payot, 1922!). De retour à la maison, je me mis à la feuilleter. Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver des phrases... que j'avais traduites le matin! Trois ou quatre, que Ljubica Arsić avait habilement incorporées à sa prose érotico-onirique.

Je lui écrivis aussitôt pour lui raconter que j'avais percé certains secrets de son alchimie. Elle-même avait trouvé l'*Histoire du Christ* dans la bibliothèque de personnes chez qui elle avait été invitée à dîner. Il lui avait paru intéressant d'insister sur l'aspect religieux de son histoire d'amour impossible en « empruntant » quelques lignes à Papini.

Si cet ouvrage m'était venu entre les mains quelques mois plus tôt ou plus tard, je n'aurais certainement rien remarqué. Pourquoi a-t-il fallu que ce soit le même jour ? Si quelqu'un connaît la réponse...

Mireille Robin

JE ME SOUVIENS d'un cours de poésie néo-hellénique : j'étais en train d'analyser avec mes étudiants grecs et québécois un poème du recueil Υψικάμινος (Haut Fourneau) d'Andréas Embiricos. Nous examinions le

poème Θρυλικὸν ἀνάκλιντρον (« Canapé de légende ») ; le poète y parle d'une rivière qui sillonne la plaine et pénètre dans la ville en la séparant en six parties. Le texte grec dit ceci :

... καὶ τὸ ποτάμι ποὺ τὴν χωρίζει σὲ έξη μέρη ἀγκαλιάζει...

(ke to potámi pu tin horízi se éksi méri angaliázi...)

Une étudiante grecque me demande : « Pourquoi six, et non pas

cinq, ou sept? » – « Je n'en sais rien... Je vais y réfléchir ».

Aussitôt rentré chez moi, vers vingt-deux heures, j'appelle un ami hébraïsant. Il m'explique que selon la cabbale... Merci, ce n'est pas ça. J'appelle une amie versée dans l'occultisme, le tarot, etc. Sa réponse me laisse perplexe. Je vais me coucher avec mon problème. Mais voilà qu'à six heures du matin – je le jure sur ma tête ! - je me réveille en sursaut : je venais de voir en rêve le visage d'Andréas Embiricos, en gros plan. Il souriait ; il m'a dit avec un air de joviale complicité deux mots seulement, et en anglais : «Sexy Mary! » Je me suis réveillé : bien sûr! σὲ ἕξη μέρη [se éksi méri], ça sonne comme « Sexy Mary ». Je me suis précipité sur ma traduction, déjà imprimée chez Actes Sud / Institut Français d'Athènes : ouf! j'avais traduit « en six parties ». Ça s'entend comme « sex party » (en anglais), ou presque, formidable! Et je me suis rendormi.

La semaine suivante, j'ai dit à mes étudiants: « Je sais même comment s'appelle l'héroïne: Sexy Mary ». Je leur raconte mon rêve. Là-dessus, un étudiant nous a informés qu'en américain Sexy Mary signifie une femme facile, une Marie-couche-toi-là! Je ne le savais pas, mais j'étais ravi de l'apprendre...

Jacques Bouchard

JE ME SOUVIENS, comme si c'était aujourd'hui, d'Henry Miller, à la Tuilerie de Massane chez Joseph Delteil, en 1953, me tendant un petit livre à couverture grise, *The Power within us* (dans une autre édition *Interlinear to Cabeza de Vaca*) d'un certain Haniel Long.

C'est bien Haniel, et non Daniel, me dit Henry, ne vous trompez pas !
Il en avait écrit la préface, admirable, et me la donnait pour une petite revue que j'avais alors, *Prospectus*.

– Mais à quoi sert une préface, si belle soit-elle, lui dis-je, sans le texte qu'elle promet ?

Henry me mit en relation avec Haniel Long, et ce fut le commencement d'une correspondance amicale. Ce texte merveilleux qui donnait au récit du conquistador Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, soudard miraculé de l'âme, le seul sans doute de son espèce, une densité poétique, fut pour moi la source d'une joie très vive, car tout au long de mon travail, j'eus le sentiment profond que bien loin de le traduire, j'écrivais moi-même ce récit; ce qui est, j'en ai la conviction, le mieux qui puisse arriver à qui tente de franchir le barrage de la langue. La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca, tel fut le titre français, demeure aussi ma « merveilleuse aventure ». Je la dois à mon Oncle Henry d'Amérique, et à ce Haniel Long que je n'ai jamais rencontré: en 1960, je fis le voyage de Santa Fé, au Nouveau Mexique, où il vivait depuis quelques années; mais ce ne fut que pour saluer sa mémoire.

Frédéric Jacques Temple

JE ME SOUVIENS d'elle, de sa beauté, de son talent, de sa générosité et de la passion avec laquelle elle faisait son métier. Ensemble nous avions fondé ATLAS au cours d'une réunion dans les locaux d'Actes Sud, au Méjan. Laure Bataillon, Claire Malroux et Hubert Nyssen étaient là. Lectrice implacable, véritable découvreuse d'auteurs, elle traduisait avec un raffinement qui était le fruit de nombreuses heures de travail. Et parce qu'elle aimait traduire elle a voulu donner à tous ceux qui avaient, comme elle, cette vocation, la possibilité d'une reconnaissance et d'un respect dont l'absence, alors, l'indignait. Sans Françoise Campo, le Collège d'Arles n'existerait pas. Elle en fut, plus que tout autre, l'artisan infatigable et toujours souriant. Françoise, qui ne s'en souvient, marchait dans la lumière.

L'ATLF a vingt ans, ATLAS, dix ans, et à nous tous nous en sommes un peu la mémoire où se bousculent émotions, rencontres, beaucoup d'efforts récompensés et de batailles jamais tout à fait gagnées.

Françoise est au cœur de cette mémoire. De quoi d'autre, de qui d'autre pourrais-je aujourd'hui me souvenir, sinon d'elle, mon amie.

Annie Morvan

JE ME SOUVIENS, comment pourrais-je les oublier? de ces journées passées avec Françoise Campo-Timal au local d'ATLAS, rue de Vaugirard, en 1986, où activement secondées par Dorota seule d'abord, puis par Dorota et Claude ensuite, nous avons préparé les troisièmes Assises et poursuivi le projet du Collège des traducteurs. Habitant juste à côté, j'arrivais en général avant Françoise dont les talons peu après claquaient sur les pavés de la ruelle, annonçant que bientôt elle allait ouvrir la porte et remplir la pièce de son rire, de la lumière de ses yeux bleus, de sa chaleur. Je la vois encore, quand nous nous octroyions une pause, prendre un crayon pour mélanger son thé, je l'entends encore lancer une plaisanterie, jouer avec les mots, raconter une anecdote, nous faire éclater de rire.

Le téléphone sonnait beaucoup au local : Laure, entre autres, Laure souvent, parfois inquiète que nous ayons oublié quelque chose d'important, toujours attentive à ce que nous faisions, soucieuse de voir réussir l'entreprise des Assises, le lancement du Collège. Et par la suite, le téléphone nous a apporté régulièrement la voix ensoleillée de Nicole Thiers qui de son côté, à Arles, préparait elle aussi les Assises et l'ouverture du Collège.

Sous la verrière qui ne nous protégeait ni d'un froid glacial certains matins d'hiver, ni de la chaleur du soleil pendant l'été, les heures, les jours se sont écoulés, les Assises se sont organisées, le Collège s'est créé dans l'enthousiasme et la gaieté.

Je me souviens de ces moments privilégiés avec Françoise, au 99 de la rue de Vaugirard. Je me souviens, comment pourrais-je jamais oublier...?

Marie-Françoise Cachin

JE ME SOUVIENS... l'hiver 1956-1957, une chambre de bonne rue de Léningrad, une fête d'anniversaire chez un couple franco-allemand. Parmi les invités : deux jeunes diplomées d'anglais, fraîchement importées de Munich, et un traducteur littéraire établi à Paris depuis 1949. En fin de soirée, il sort de sa poche un texte que vient de lui remettre Samuel Beckett : All That Fall – une pièce radiophonique, écrite, contrairement à son habitude depuis dix ans, en anglais. Son traducteur, qui depuis Godot avait traduit du français en allemand toute la production romanesque et théâtrale de cet auteur irlandais, se voit dans une impasse : l'anglais n'est pas « sa langue ». Ces jeunes allemandes arrivent à pic. Elmar Tophoven me demande de l'aider. Me croyant très forte en anglais, j'accepte sans hésitation. Cinquante pages de Beckett... rien de plus facile! Quelle illusion! Quelle prétention! Commencent mes cours intensifs de traduction littéraire chez un traducteur chevronné. Un mois plus tard, premier rendez-vous chez l'auteur. Trois mois plus tard, mise en ondes par la radio de Hambourg de Alle die da fallen. Six mois plus tard, nouvelle « chute » : mariage « TOP + KIKI » (allusion au Kontiki de Thor Heyerdahl), au mât la devise de Paris : « fluctuat nec mergitur ». Et ce radeau précaire vogue sur les flots mouvementés de la littérature française et allemande depuis 1957, parfois avec le vent en poupe (deux Prix Nobel : Samuel Beckett et Claude Simon), parfois dans les creux (publicité Renault, romans policiers, films documentaires, guides touristiques), pendant trente-deux ans avec deux navigateurs à bord, depuis quatre ans en solitaire, toujours animé du même enthousiasme de faire passer une précieuse cargaison de l'autre côté du Rhin.

Erika Tophoven-Schöningh

JE ME SOUVIENS... Pendant plus de trente ans, j'ai vécu avec Laure donc avec la traduction, pas de séparation possible. Elle avait de son métier une pratique rien moins que solitaire et s'en est souvent expliquée. Amoureux, je l'étais donc aussi de la traduction. J'ai été le premier auditeur de ses premières versions, le premier lecteur de ses élaborations et le dactylographe de tous ses livres depuis plus de vingt ans, chaque fois sollicité par ses textes, leur rythme et leurs mots.

Ses auteurs étaient devenus nos amis et j'étais souvent mis à contribution dans leurs conciliabules. Mais si la recherche du mot juste mettait parfois en branle toute la tribu, le rythme des textes, affaire plus secrète, était son domaine exclusif, sa vision.

Ma vie a été tellement tissée de traduction (quand je partais deux mois en tournage, j'emportais la machine à écrire et les manuscrits circulaient) que je suis sûr désormais de ne pouvoir lire un livre traduit de l'espagnol que je connais, mais aussi d'autres langues, sans percevoir avec le texte la manière de faire de son traducteur, sans l'approuver ou la critiquer selon les critères qui avec le temps sont devenus partie intégrante de mon attention de lecteur.

Parfois, l'envie de traduire me prend, mais comment faire ?

Philippe Bataillon

JE ME SOUVIENS de notes de téléphone ahurissantes. La facturation détaillée ne laisse pas l'ombre d'un doute : il s'agit d'un de ces « problèmes de traduction » dont on ne saura jamais s'ils sont un leurre ou un fait. L'automatique nous relie enfin à ce pays perdu ; vers une heure, deux heures du matin, circulent des appels à l'aide, des demandes de conseil, des encouragements mêlés de rires : « La fatigue ? Je ne sais plus ce que signifie ce mot ! Et toi, tu avances ?»

Plus tard, le couple infernal se défait, puisque les lauriers sont coupés. La belle que voilà s'est interdit de les ramasser, mais l'ingrat oublie, bien sûr, de lui en offrir une branche; il prétend même lui faire endosser ses faiblesses. Qu'à cela ne tienne: des amis fidèles sauront la consoler avec des mots patients et tendres. Hélas, ce sont eux aussi des oiseaux migrateurs. Ils vivent au loin. Les notes de téléphone continuent à peser.

Christiane Montécot

JE ME SOUVIENS de ce petit jardin de la banlieue ouest de Paris où une ou deux fois par semaine j'allais retrouver Efim Etkind.

Il avait appris que je balbutiais le russe et m'essayais parfois à la poésie. Il avait conçu l'idée de me faire traduire les *Vingt sonnets pour Marie Stuart* de son ami Joseph Brodsky, alors peu connu en France malgré un recueil de traductions de plusieurs de ses poèmes déjà publié aux éditions du Seuil.

Nous étions bien d'accord, dès le début de l'entreprise, que ces sonnets russes devaient devenir des sonnets français. Je n'étais pas inconscient des difficultés qui m'attendaient. Efim Etkind me lisait d'abord le texte russe et, strophe par strophe, m'en proposait un sens littéral.

Je rentrais ensuite chez moi et reprenais le tout au départ, relisant le texte russe, m'en imbibant au plus profond que je pouvais et refaisais ma propre traduction littérale, à partir de laquelle je m'efforçais à la mise en vers. Puis j'allais soumettre le résultat à Efim Etkind qui me comblait de critiques bienveillantes. Tout était souvent à refaire.

Le travail fut long, on s'en doute, et je ne compte plus mes allers et retours entre Paris et ce jardin de banlieue où je trouvais ce guide attentif mais exigeant.

Un jour, la traduction prit fin. J'avais reçu une formation inestimable mais je n'avais aucune perspective de publication de ce qui m'avait valu tant de joie et coûté tant d'efforts. Jusqu'à ce que le jeune directeur d'une nouvelle revue de poésie, *Polyphonies*, ne vienne me trouver pour publier dans son premier numéro quelques sonnets de ma traduction. J'exigeai que les vingt paraissent ensemble, ce qu'il accepta avec une vive satisfaction.

Plus tard, les sonnets parurent en russe aux éditions américaines Ardis dans le recueil *La Partie du discours*. Joseph Brodsky obtint le prix Nobel de littérature et Gallimard rechercha d'urgence des traductions et prit notamment les miennes. Je dus retoucher deux vers, variantes qui figuraient sur la dactylographie sur laquelle j'avais travaillé, qui n'avaient pas été retenues dans le recueil d'Ardis. Hélas, à mon avis!

C'est ainsi que je fus formé à la traduction de la poésie russe et mes relations avec Efim Etkind devaient se prolonger encore longtemps.

Claude Ernoult

JE ME SOUVIENS d'avoir eu la chance de trouver, pour premier mentor en matière de traduction littéraire, Maurice Edgar Coindreau, rencontré peu après la mort de Faulkner, le 31 décembre 1962. C'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier, en m'aidant au début, de son temps, de son savoir-faire, de sa connaissance des champs sémantiques américains (du champ botanique en particulier). C'est d'ailleurs l'une des premières leçons qu'il m'ait inculquées, laquelle en dit long sur les conditions dans lesquelles il

avait fonctionné jusqu'à l'âge où je l'ai connu (il venait d'avoir 70 ans) : on traduit (bien) seulement à partir de la langue dont on connaît le pays, et des domaines familiers : en dehors de ces règles, point de salut. C'est ce qui explique qu'il n'ait jamais traduit une ligne d'anglais britannique, et il n'aurait pas accepté, j'imagine, de traduire un roman de la mer, ou un roman ethnique (comme on ne le disait pas encore). Je me souviens que le deuxième roman que j'ai traduit, A l'autre bout du monde de Heather Ross Miller (Gallimard, 1970), racontait l'histoire d'un médecin allemand émigré en Caroline du Nord au XVIIIe siècle et qui soignait par les plantes : or, pour traduire le nom de certaines de celles-ci, je dus passer par le latin, ce qui réjouit le classiciste (rentré) qu'il était. Mais c'est du premier roman que j'ai un souvenir marquant : quand je lui en montrai ma version, « C'est un bon brouillon », dit-il.

Michel Gresset

JE ME SOUVIENS qu'en ouvrant l'enveloppe j'ai fait une sale grimace. Les cinquante premières pages de ma première traduction me revenaient pleines d'annotations et de ratures. J'avoue qu'alors je l'ai maudit, mon premier lecteur, qui venait pourtant de revoir mon travail à titre bénévole avant l'examen de passage aux éditions X. Ce bon samaritain, c'était Pierre Fridas, Grec d'Alexandrie, parisien d'adoption, homme d'une culture et d'une gentillesse rares : en compagnie de sa femme, la poétesse Gisèle Prassinos, il avait superbement traduit Kazantzàkis et quelques autres.

Je me souviens aussi qu'à la première page, paralysé par le trac, j'avais gauchement suivi l'original au point d'écrire : « le corps souillé de salissures ». J'étais même assez fier, je crois, de cette naïve allitération... Foutues salissures. Elle me font toujours aussi honte. Pierre les avait balayées d'un coup de crayon, naturellement, et passé le petit moment de révolte je n'ai pu que l'approuver : « le corps souillé », sans plus, c'était bien meilleur. Depuis, chaque fois qu'en traduisant je largue en douce un petit mot qui me gêne, j'adresse un clin d'œil complice aux mânes de Pierre Fridas.

Pierre a continué de me lire, de m'encourager jusqu'à sa mort. Je me souviens toujours de lui avec tendresse et gratitude, et si maintenant je m'occupe de jeunes traducteurs, c'est d'abord grâce à lui, qui m'a révélé le bonheur d'être un maillon de la chaîne, de recevoir le témoin, de le passer à un autre qui courra - je le crains, je l'espère - plus vite que moi.

Michel Volkovitch

JE ME SOUVIENS que c'est dans une traduction que j'ai découvert le poète qui allait m'accompagner ma vie durant : Rainer Maria Rilke. Cela se passait en 1941-1942, dans le silence de la Bibliothèque universitaire de Montpellier. Inspiré, sans doute, par l'excellent professeur qui nous enseignait la littérature allemande en hypokhâgne, j'avais demandé *Poésie*, traduit par Maurice Betz et édité par Émile-Paul, et c'est dans ce beau volume si prodigue en fastueux espaces (deux pages pour un sonnet!) que se sont offerts à moi ces vers qui, depuis, n'ont rien perdu de leur prestige : bien sûr, la traduction est perfectible, j'ai moi-même retraduit certains de ces poèmes (et ce fut avec un sentiment étrange, comme si je me livrais à quelque spoliation), n'importe, elle est inoubliable, elle reste la plus belle. « Ah! les oaristys!... »

Aujourd'hui encore, cinquante ans après, mon vieil exemplaire, annoté, avachi, réparé, recollé, qui m'a suivi en toutes mes errances, reste toujours à portée de main.

Jacques Legrand

JE ME SOUVIENS de Ma Than E, que j'ai rencontrée le 21 octobre dernier. Ce jour-là, l'UNESCO décernait à Aung San Suu Kyi le prix Simon Bolivar 1992. La lauréate, prisonnière en Birmanie, ne pouvait bien sûr être présente, et ce fut cette délicieuse vieille dame qui prononça à sa place les remerciements d'usage, avant de recevoir des mains d'une hôtesse un énorme bouquet de roses.

J'avais traduit fin 1991 pour les éditions Des Femmes les témoignages qui complètent le recueil des textes d'Aung San Suu Kyi, *Se libérer de la peur*, et notamment celui de Ma Than E, une amie de toujours que le Prix Nobel de la Paix appelle « ma tante préférée ». A l'issue de la cérémonie, je lui fus donc présentée. Elle me prit gentiment le bras pour faire quelques pas en ma compagnie. Puis, mue d'une inspiration subite, elle me tendit son bouquet, que j'avais, dit-elle, bien mérité.

Ce cadeau inattendu et charmant m'apparaît comme un symbole : la voie épineuse que nous avons choisie est aussi, très souvent, un chemin jonché de roses !

Lise-Éliane Pomier